

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 48

Artikel: La balla-mère à Pierro Sèlâo
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203820>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qu'une médiocre impression. Il imagina une ruse oratoire :

— Messieurs, dit-il avec un grand sérieux, en mettant la main sur son cœur comme un homme profondément touché, — je vois votre émotion, tout me prouve que j'ai atteint mon but au-delà même de mes espérances. Je n'ai qu'une crainte, c'est d'avoir été trop loin, d'avoir surexcité votre charité, de l'avoir pour ainsi dire contrainte à de trop grands sacrifices. Mon devoir est maintenant de tempérer les dispositions généreuses où vous êtes, car, s'il est bon d'être généreux, il est mieux encore d'être juste. C'est seulement une part de votre superflu que je vous demande pour nos orphelins, rien de plus. On va commencer la quête. Je supplie en grâce ceux qui sont au-dessous de leurs affaires, ceux qui ne peuvent pas payer leurs dettes, de ne rien mettre dans la bourse ».

Jamais recette ne fut plus abondante.

* * *

On peut rappeler, à propos de cette heureuse improvisation, la boutade que voici :

Une assemblée de fidèles avait lieu, et le ministre qui avait formulé un appel à la charité de ses auditeurs, fit circuler à la ronde son chapeau, pour recevoir les offrandes. Le chapeau avait fait le tour du temple ; il revint au ministre qui n'y trouva pas une obole. Il le vida sur la table pour faire voir qu'il ne contenait rien, et il s'écria avec ferveur : « — Merci, mon Dieu ! merci ! de ce que mon chapeau me soit revenu. »

Entre amis. — Tu as l'air désolé. Aurais-tu perdu quelqu'un ?

— Non, au contraire...

— Comment, au contraire ?

— ... Je viens d'avoir deux jumeaux.

En famille. — MONSIEUR, agacé. — Mais, enfin, qu'est-ce qu'il a cet enfant à toujours crier... Qu'est-ce qu'il a ?

MADAME, d'un ton pincé. — Il a... il a... le caractère de son père... tout simplement.

L'âge fou. — Madame se désole des écarts de son fils, qui n'a déjà plus l'excuse de la vingtième année : « Hélas, dit-elle, que les hommes ont peu de raison, à vingt-cinq ans ? »

Son mari étourdi :

— C'est l'âge où je t'ai épousée, chère amie.

Pratique. — Entre intimes.

— Voyons, que vas-tu donner à ta femme pour ses éternelles ?

— Ma foi, je ne sais pas encore... Je cherche quelque chose qui puisse m'être utile.

La balla-mère à Pierro Sélao.

Il s'appelait Pierro Sélao. Ne crain pas pî que cein l'ire son vretâllio nom, ein a que desant que l'ire son nom sobriquet, et que cein vegnai de vilhio. Paraît que son riére-pére-grand quand était dzouveno et que n'étai pas oncora riére-pére-grand, desai à sè valet à petit-gouta quand lâi demandâvant on bocon de pedance ào bin de tomma po ruppâ avoué lau pan : « Va ào sélao ». Et du cein on lè z'avâ bâts : « elliau à Sélao » et Sélao était restâ, l'è po cein que Pierro on lâi desai Pierro Sélao.

Cli Pierro était on lulu tot parai quemet s'ein fa pe min ora. L'avâ adi la pipa ào mor; foulâme dzor et nê. Lo premf affére que fasai lo matin devant d'einfatâ sè tsausse l'étai d'allumâ et dè toraillî et lo derrâi affére que fasai devant de clioure lè pelion et de droumi l'étai assebin de trére son brûleau de sè potte, de s'eindroumi et de sondzâ que foulâme. Détidagnâ pas pîre po medzi la soupa, l'è po vo dere qu'on lè reincontrâve jamé l'on sein l'autro, Pierro Sélao et sa pipa que l'étai ein bou, avoué on fêtu corbo

que s'einfatâve dein on autre fêtu que s'einfandzive dein la tsaudâire d'au brûleau que l'avâ assebin on couviellio avoué onna petita tsainetta. Ora sède-vo quemet l'ire ? Frâimo que vo z'ein ai dza vu dinse.

On dzo vaitec que mon Pierro Sélao lâi vint la brelâre de sè maryâ avoué la Luise Rebouille-mor que l'étai pardieu 'n'a crâna fémalla, on tsevau po travaili, onna ratta po droumi, on osi po nedzi. Hardi, a-te que lè vè lo pétabosson ti lè trâi : la Luise Rebouille-mor, Pierro Sélao et sa pipa, po écrire lau z'annonce et on par de senane apri lè vaitec que modant po lo pridzo ti lè quattro po bénî lau maryâdzô : la Luise Rebouille-mor, la mère Rebouille-mor que s'appelâ Caton, Pierro Sélao et sa pipa.

Mâ, ma fâi, po entrâ dein lo pridzo on pouâve pas torailli et mon Pierro l'empougne sa bouffarda tota allumâie et tè la bete tot bounameint prêvond dein sa catsetta. Ie vant adan sè setâ devant la dzahire, lè z'epâo ào premf ban et la balla-mère derrâi po attiutâ lo ministre que lau desai dâi boune parole, que faillai s'amâ grand temps, de dzo quemet de nê, ne pas sè disputâ ni sè tscagni, ne pas sè fière, n'ître pas orgâlliâza ào bin soulon, galavarda ào bin tséropâ. Tot cein était la pura vretâ et la mère Caton Rebouille-mor avoué lè man djeinte, clinnâve la titâ ti lè idzô que lo ministre desai oquie, et guegnîve, du derrâi, son biau-fe po vere quinna mena fasai. Stisse avâtsaud qu'on diâblio po cein qu'on était ào mât d'auot et que l'êtant venu rido ; on vayâ la châ que lâi colâve du lo front avau lè z'orolhie et que lâi dècheindâi tant que su lo cotson. La Caton sè peinsâve que l'étai lè boune parole ào ministre que fasai châ son biau-fe, que cein lâi fasai bin su on bocon d'effe; justameint à sti momenit vaitâ la pipa que n'îre pas dëtieinte que sè met à foulâm per dein sa catsetta et que la foulâme vint à arreva tant que dèso lo nâ à la balla-mère que crâyai adi que tot cein vegnai de Pierro Sélao et que sè met à dire dinse :

— I'è z'u pardieu rido tsaud à ma noce, ma tot parai pas atant que mon biau-fe, que tot lâi boulr quemet on tsevau que l'a corrâ, mîmameint que la châ lâi femme pè lè catsette !

MARC A LOUIS.

Un peu chère, la copie.

UN notaire engage dans son étude un jeune homme sur lequel on lui avait donné les meilleurs renseignements, mais qui, en revanche, avait une très mauvaise écriture.

Dans l'espoir d'améliorer la main de son nouveau commis, le notaire lui fait copier les *Aventures de Télemak*.

— Lorsque tu auras copié ce volume, dit le patron, à raison d'une page par jour, je suis persuadé que ton écriture aura beaucoup gagné et que je pourrai te confier sans crainte la copie de mes actes sur papier timbré.

Le commis, flatté de cette marque d'attention, se mit à son pupitre et, après dix jours d'un travail assidu, étant arrivé à la fin du volume, s'en fut soumettre à son patron le fruit de ses travaux. Mais celui-ci, en y jetant les yeux, recula avec épouvante.

Le naïf jeune homme avait cru devoir copier les *Aventures de Télemak* sur le papier timbré destiné aux exploits de son maître. Il y en avait pour plus de 120 francs.

Charette ! plus d'eau !!!

CROQUIS DE CAMPAGNE

DEPUIS plusieurs jours, la population de R. manque totalement d'eau.

En bonne maman, la commune assure le service de l'indispensable liquide. Voilà pourquoi l'on aperçoit, deux fois par jour, un char attelé de deux chevaux et chargé de trois « bos-

settes ». C'est au village de B. que l'on va s'approvisionner.

Ce matin-là, les charretiers murmurent. La bise est âpre et la besogne, longue et ennuyeuse.

Ils sont rudement mauvais à Lausanne, de ne pas nous avoir donné l'eau qu'ôn leur demandait. Qu'est-ce que ça leur aurait fait !! Ils en ont quand même de trop.

— Je crois que c'est rien que la jalouse. Y voient que notre village se monte ; qu'il sera d'abord une ville d'attaque et y nous en veulent.

— Peut-être bien ; mais faut pas qu'ils viennent nous demander un service... C'est là qu'on leur rendrait un chien de leur chienne.

A leur arrivée à B., un groupe de jeunes gens entoure l'attelage. La tâche est rendue plus ingrate par les râilleries de la « jeunesse » de B. :

Vous en usez de la marchandise pour avoir « toute » bu l'eau de ce matin. Vous devez boire que de ça. Quels estomacs... Charette ! Mélangez au moins un peu avec de la limonade, ça vous fera moins de mal.

* * *

Une à une, vives ou lentes, d'aucunes parlant abondamment, les bonnes « bourgeoises » sortent de leurs demeures.

Elles « guignent » au loin, s'inquiètent. Elles ne voient rien venir sur la route grise, qui se perd là-bas dans la fumée que dégage la locomotive d'un train de marchandises...

— On s'aborde... de petits groupes se forment et la conversation s'engage.

— Elles sont emmodées ! c'est pour un moment, marmonne un employé du train, qui attend aussi, l'arme ou plutôt le bidon au pied, l'arrivée du char « hydraulique ».

— Ils devraient être là, n'est-ce pas, M. Ravey ! soupire une jeune mariée en robe de chambre, tenant des deux mains une seille trois fois plus grosse qu'elle.

... L'ère des réclamations a sonné, car de tous côtés des voix criardes, rageuses, montent vers le ciel gris et impassible.

— Ils se fichent de nous... On leur a offert un litre là-bas... et comme on ne connaît pas l'homme qui refuserait...

— Moi qui ai une omelette sur le feu... Elle va être jolie.

Ils ne pensent pas à ça, ces routes d'hommes.

— C'est une rude affaire que l'eau, quand même. On pourrait plus vite se passer de pain que d'eau.

— Moi, j'ai honte ! Je n'ai pas récuré à fond, chez moi, depuis quinze jours. Je n'ose plus amener des visites le dimanche, elles diraient que je suis désordre.

Un caquetage incessant, insaisissable vient de cette assemblée féminine ; pittoresque mélange de jupes grises, noires, écossaises, oranges, rouges ajustées à des corsages bigarrés, bleu-ciel ou couleur puce. Une robe de chambre, coq de roche, est du plus joyeux effet.

* * *

Mais, que sont ces objets étranges, bizarres, qui reposent aux côtés des joyeuses commères ?

On se croirait revenu à des temps héroïques, où la digne compagnie de l'homme se rendait au combat, armée d'engins redoutables...

Quelle erreur ! Ce que je prenais pour des armes meurtrières n'étaient que d'inoffensifs ustensiles de cuisine. Mais quelle diversité !

Des bagolets, des lessiveuses, des bidons (du plus minuscule au plus volumineux) qui tous, cotoient fraternellement marmites et toupines. L'une d'elles est percée aux « manoilles » et une cordelette les relie, œuvre modeste d'un employé fédéral.

Le voilà ! Cette fois, c'est le char d'eau.

Toutes se précipitent comme des furies. La boîte d'une bossette est ouverte et le précieux liquide remplit seilles et toupines.

— Faites attention, la tourmentez pas !